

1. Quelles sont les différentes manières d'être libre ?

GOTTFRIED WILHELM LEIBNIZ, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* (1704)

Le terme de liberté est fort ambigu. Il y a **liberté de droit** [1.] et **de fait** [2.]. Suivant celle de droit [1.], un esclave n'est point libre, un sujet n'est pas entièrement libre, mais un pauvre est aussi libre qu'un riche.

La liberté de fait [2.] consiste ou dans **la puissance de faire** [3.] ce que l'on veut ou dans **la puissance de vouloir** [4.] comme il faut.

[...] La **liberté de faire** [3] a ses degrés et variétés. Généralement, celui qui a plus de moyens est plus libre de faire ce qu'il veut. Mais on entend la liberté particulièrement de l'usage des choses qui ont coutume d'être en notre pouvoir, et surtout de l'usage libre de notre corps. Ainsi la prison et les maladies qui nous empêchent de donner à notre corps et à nos membres le mouvement que nous voulons, et que nous pouvons leur donner ordinairement dérogent à notre liberté : c'est ainsi qu'un prisonnier n'est point libre, et qu'un paralytique n'a point l'usage libre de ses membres.

La **liberté de vouloir** [4] est encore pris en deux sens différents. L'un [5] est quand on l'oppose à l'imperfection ou à l'esclavage d'esprit, qui est une contrainte, mais interne, comme celle qui vient des passions. L'autre sens [6] a lieu quand on oppose la liberté à la nécessité. Dans le premier sens [5], les stoïciens disaient que le sage seul est libre ; et, en effet, on n'a point l'esprit libre quand il est occupé d'une grande passion, car on ne peut point vouloir comme il faut, c'est-à-dire avec la délibération qui est requise. (...)

Mais la liberté de l'esprit opposée à la nécessité [6] regarde la volonté nue (...). C'est ce qu'on appelle le franc-arbitre [= *libre-arbitre*, [6]] et consiste en ce que l'on veut que les plus fortes raisons ou impressions que l'entendement présente à la volonté n'empêchent point l'acte de la volonté d'être contingent et ne lui donnent point une nécessité absolue et pour ainsi dire métaphysique.

2. Qu'est-ce qui nous empêche d'être libre ?

FRIEDRICH NIETZSCHE, *Humain, trop humain* (1878)

Nous n'accusons pas la nature d'immoralité quand elle nous envoie un orage et nous trempe : pourquoi disons-nous donc immoral l'homme qui fait quelque chose de mal ? Parce que nous supposons ici une volonté libre aux décrets arbitraires, là une nécessité. Mais cette distinction est une erreur.

1. Pourquoi n'accuse pas la nature de faire pleuvoir ? Que signifie "accuser" ?
2. Pourquoi, selon Nietzsche, ne doit-on pas accuser un homme qui fait du mal ?

FRIEDRICH NIETZSCHE, *Le Gai Savoir* (1901)

J'ai beau considérer les hommes d'un bon ou d'un mauvais œil, tous et chacun en particulier, je ne les vois jamais appliqués qu'à une tâche : à faire ce qui est profitable à la conservation de l'espèce. Et cela, en vérité, non par amour pour cette espèce, mais simplement parce que rien n'est aussi puissant, inexorable, irréductible que cet instinct — parce que cet instinct est absolument l'essence de l'espèce grégaire que nous sommes. [...] La haine, la joie de détruire, la soif de pillage et de domination, et tout ce qui par ailleurs est décrié comme méchant : tout cela appartient à l'étonnante économie de la conservation de l'espèce.

1. Expliquez ce qui motive les actions des êtres humains.
2. En quoi cela remet-il en question notre liberté ?

BARUCH SPINOZA, *Lettre à Schuller* (1675)

Concevons une chose très simple : une pierre par exemple reçoit d'une cause extérieure qui la pousse, une certaine quantité de mouvements et, l'impulsion de la cause extérieure venant à cesser, elle continuera à se mouvoir nécessairement. (...) Concevez maintenant, si vous voulez bien, que la pierre, tandis qu'elle continue de se mouvoir, pense et sache qu'elle fait effort, autant qu'elle peut, pour se mouvoir. Cette pierre assurément, puisqu'elle a conscience de son effort (...), croira qu'elle est très libre et qu'elle ne persévere dans son mouvement que parce qu'elle le veut.

Telle est cette liberté humaine que tous se vantent de posséder et qui consiste en cela seul que les hommes ont conscience de leurs appétits [1] et ignorent les causes qui les déterminent. Un enfant croit librement appéter [2] le lait, un jeune garçon irrité vouloir se venger et, s'il est poltron [3], vouloir fuir. Un ivrogne croit dire par un libre décret de son âme ce qu'ensuite, revenu à la sobriété, il aurait voulu taire.

[1] appétits = désirs / [2] appéter = désirer / [3] poltron = lâche, peureux

1. Pourquoi une pierre n'est-elle pas libre de chuter et de s'arrêter ?
2. Pourquoi, si cette pierre pensait, se croirait-elle libre ?
3. En quoi la liberté humaine est aussi illusoire que celle de la pierre ?

3. Peut-on se libérer des contraintes ?

RENE DESCARTES, *Lettre à Chanut (6 juin 1647)*

Lorsque j'étais enfant, j'aimais une fille de mon âge, qui était un peu louche (1) ; au moyen de quoi, l'impression qui se faisait par la vue en mon cerveau, quand je regardais ses yeux égarés, se joignait tellement à celle qui s'y faisait aussi pour émouvoir la passion de l'amour, que longtemps après, en voyant des personnes louches, je me sentais plus enclin à les aimer qu'à en aimer d'autres, pour cela seul qu'elles avaient ce défaut ; et je ne savais pas néanmoins que ce fût pour cela.

Au contraire, depuis que j'y ai fait réflexion, et que j'ai reconnu que c'était un défaut, je n'en ai plus été ému. Ainsi, lorsque nous sommes portés à aimer quelqu'un, sans que nous en sachions la cause, nous pouvons croire que cela vient de ce qu'il y a quelque chose en lui de semblable à ce qui a été dans un autre objet que nous avons aimé auparavant, encore que nous ne sachions pas ce que c'est. Et bien que ce soit plus ordinairement une perfection qu'un défaut, qui nous attire ainsi à l'amour, toutefois, à cause que ce peut être quelquefois un défaut, comme en l'exemple que j'en ai apporté, un homme sage ne se doit pas laisser entièrement aller à cette passion, avant que d'avoir considéré le mérite de la personne pour laquelle nous nous sentons émus.

(1) = *dont les yeux louchent*

1. Pourquoi Descartes tombait-il toujours amoureux de femmes qui louchent ?
2. Quelles facultés de l'esprit permet à Descartes de cesser d'en tomber amoureux ?
3. En quoi cesser d'en tomber amoureux est ici une preuve de liberté ?

EMMANUEL KANT, *Critique de la raison pratique (1788)*

Supposons que quelqu'un affirme, en parlant de son penchant au plaisir, qu'il lui est tout à fait impossible d'y résister quand se présente l'objet aimé et l'occasion : si, devant la maison où il rencontre cette occasion, une potence était dressée pour l'y attacher aussitôt qu'il aurait satisfait sa passion, ne triompherait-il pas alors de son penchant ? On ne doit pas chercher longtemps ce qu'il répondrait. Mais demandez-lui si, dans le cas où son prince lui ordonnerait, en le menaçant d'une mort immédiate, de porter un faux témoignage contre un honnête homme qu'il voudrait perdre sous un prétexte plausible, il tiendrait comme possible de vaincre son amour pour la vie, si grand qu'il puisse être. Il n'osera peut-être assurer qu'il le ferait ou qu'il ne le ferait pas, mais il accordera sans hésiter que cela lui est possible. Il juge donc qu'il peut faire une chose, parce qu'il a conscience qu'il doit la faire et il reconnaît ainsi en lui la liberté qui, sans la loi morale, lui serait restée inconnue.

1. Pourquoi pense-t-on en général qu'on ne peut pas résister à notre penchant au plaisir ?
2. Expliquez à l'aide de ses 2 exemples comment Kant réfute l'idée que nos désirs déterminent nos actions.
3. Expliquez la dernière phrase et l'idée que sans loi morale nous ne sommes pas libres.

JEAN- PAUL SARTRE, *L'existentialisme est un humanisme (1946)*

Dostoïevski avait écrit : « *Si Dieu n'existe pas, tout serait permis* ». C'est là le point de départ de l'existentialisme. En effet, tout est permis si Dieu n'existe pas, et par conséquent l'homme est délaissé, parce qu'il ne trouve ni en lui, ni hors de lui une possibilité de s'accrocher. Il ne trouve d'abord pas d'excuses. Si, en effet, l'existence précède l'essence, on ne pourra jamais l'expliquer par référence à une nature humaine donnée et figée ; autrement dit, il n'y a pas de déterminisme, l'homme est libre, l'homme est liberté. Si, d'autre part, Dieu n'existe pas, nous ne trouvons pas en face de nous des valeurs ou des ordres qui légitimeront notre conduite. Ainsi, nous n'avons ni derrière nous, ni devant nous, dans le domaine numineux des valeurs, des justifications ou des excuses. Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre.

Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait. L'existentialiste ne croit pas à la puissance de la passion. Il ne pensera jamais qu'une belle passion est un torrent dévastateur qui conduit fatallement l'homme à certains actes, et qui, par conséquent, est une excuse. Il pense que l'homme est responsable de sa passion. L'existentialiste ne pensera pas non plus que l'homme peut trouver un secours dans un signe donné, sur terre, qui l'orientera ; car il pense que l'homme déchiffre lui-même le signe comme il lui plaît. Il pense donc que l'homme, sans aucun appui et sans aucun secours, est condamné à chaque instant à inventer l'homme.

Comment Sartre justifie-t-il dans ce texte que l'homme est absolument libre ?